

Québec français



Chansons à mûrir et chansons mûres

Roger Chamberland

Numéro 116, hiver 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/56135ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chamberland, R. (2000). Compte rendu de [Chansons à mûrir et chansons mûres]. *Québec français*, (116), 97–99.

Chansons à mûrir et chansons mûres

L'automne a été marqué par la parution d'albums de nouveaux venus dans la chanson. Entendons ici que certains d'entre eux ont déjà brûlé les planches des cafés, des bars et des boîtes à chansons, mais qu'ils n'ont jamais eu l'opportunité de graver un album. Voilà que tout d'un coup Jean-François Fortier, Daniel Dupuis et Nicola Ciccone se démarquent d'une certaine production un peu trop orientée vers le son des radios commerciales pour que l'on puisse espérer trouver une relève de qualité.



JEAN-FRANÇOIS FORTIER a écrit tous les textes et composé la musique de toutes ses chansons qu'il interprète avec sa voix de tête qu'il sait moduler selon les atmosphères qu'il veut créer. S'il parle abondamment de sa propre vie, de ses amours et de ses états d'âme, c'est avec un soupçon de légèreté et une certaine facilité dans le choix des images qui restent toujours au niveau d'un réalisme de bon aloi. Par ailleurs, Fortier a un talent de mélodiste qui donne une couleur particulière à cet album, mais qui sombre parfois dans des airs de déjà-entendus parce que les arrangements musicaux privilégient les sons lourds des guitares électriques et le martèlement de la batterie. Sur la douzaine de titres, il y en a au

moins trois ou quatre (« Je serai libre », « Écueil », « Insomnie »), qui nous laissent souhaiter que Fortier parvienne à privilégier le style musical où il excelle plutôt que de tenter de pousser sa voix sur un fond de riffs de guitares.

Avec **DANIEL DUPUIS**, les choses se gâtent, s'il fallait juger un album à partir de la première piste, l'amateur de musique se détournerait rapidement de ce premier album. On se réconcilie tranquillement mais difficilement avec les pistes suivantes même si on reste agacé par le peu d'inventivité musicale et le langage pro-

grammé des percussions que l'on croyait d'une époque révolue. Dupuis est plutôt interprète et compositeur que parolier et cela s'entend dans la manière de rendre ces textes qui ne semblent pas habités par celui qui les chante pas plus d'ailleurs que la musique qui souffre d'être aussi anonyme que commune.

Avec **LES RESPECTABLES**, un groupe de Québec fort connu et qui a plusieurs succès commerciaux à son actif, nous mesurons la distance qui existe entre ceux qui commencent et ceux qui se sont trouvés une personnalité musicale. Les Respectables, c'est un amalgame de sonorités aussi diverses qu'inventives qui empruntent

tant au rock rythmé qu'à la musique latino-américaine ou au ska. « L'argent fait le bonheur » compte une douzaine de titres qui « démontent » et célèbrent la vie, l'amour et l'argent. Et pourquoi pas ? Ce souffle de gaieté traverse l'album et donne plus de force à ces musiques qui mêlent les rythmes avec brio sans s'enfermer dans un style où il serait trop à l'étroit.



Les Respectables
\$ = BONHEUR



On pourrait en dire autant de **NICOLA CICCONE**, un nouveau venu qui, dès son premier album, a trouvé un son et une voix dorénavant reconnaissables parmi toutes les autres. Ciccone est le maître d'œuvre de son disque : il en a écrit les textes, composé la musique et assuré la direction artistique. C'est dire que *L'opéra du mendiant* porte la signature de son auteur et qu'il démontre une rare qualité d'accomplissement pour un premier disque. Ciccone chante en français, mais un français relâché que ne dédaignerait pas Richard Desjardins ou Plume Latraverse, et en italien (sur une chanson) pour chanter la vie quotidienne, mais pas n'importe laquelle, celle des parias, des laissés-pour-compte, des mendiants du bas de la ville qui n'ont rien sauf l'espoir et les rêves. De la première à la onzième chanson, Ciccone nous fait pénétrer dans un univers où règne une poésie sincère servie par des musiques dominées par le piano et la guitare qui laissent toute la place aux textes et à la voix. On s'étonne de trouver une telle maturité dans les paroles et la composition et une telle maîtrise dans l'interprétation. On écoute avec un plaisir renouvelé ce disque qui nous réserve des surprises à chaque fois. L'un des mes choix de l'automne.

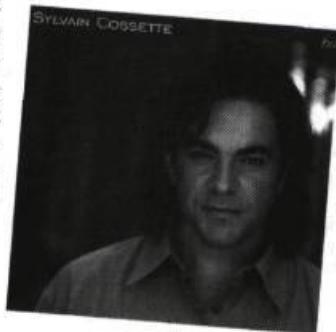
FLORENT VOLLANT, un ancien du groupe Kashtin, nous invite à partager ces chants que lui ont inspiré les Aînés de la terre innue, ce nord mystérieux autrement nommé « Tshiuéti ». Cette inspiration de la tradition orale innue n'a jamais été aussi près de la nôtre tant on se demande où commence l'héritage des Aînés dans la mesure où l'on reconnaît

assez aisément le « Ô Sainte-Nuit » qui devient « Tshitshitua Tepiskhat » ; « Minuit Chrétiens » « Nipaiamianan » ; « Les anges dans nos campagnes » « Eku Papa-Petakakut » et ainsi de suite. Autrement dit, *Nipaiamianan* est la version innue d'un disque de Noël tel qu'il s'en publie des dizaines chaque année. Il est tout de même curieux que l'on n'ait pas précisé la « coloration » particulière de cet album qui mêle autant les chants religieux de Noël que ceux de la tradition innue quoique l'on ne sait pas de quoi ils parlent au juste. Une fois passée cette surprise, on prend mieux conscience de l'impact de l'évangélisation sur ces peuples en constatant que Vollant possède un héritage religieux identique à celui des Québécois pure laine. Est-ce d'ailleurs pour cette raison que plusieurs artistes québécois ont prêté leur concours (Richard Séguin, Luce Dufault, Ray Bonneville, Réjean Bouchard et le cajun Zachary Richard) à la réalisation de cet album ?

CHRISTOPHE MIOSSSEC, que l'on connaît mieux sous le sobriquet de Miossec, est bien connu du public qui fréquente les Francofolies de Montréal. Ce Breton d'origine est venu à quelques reprises présenter ses albums, mais le souvenir que l'on en garde, c'est plutôt une réputation de bon vivant. *À prendre*, disponible en pressage canadien sous étiquette Audio-gram, son dernier album, est probablement le meilleur qu'il a fait paraître jusqu'à maintenant. Des textes incisifs et un peu sombres construits autour de musiques qui juxtaposent les sonorités acoustiques et électroniques afin de créer cette

ambiance si particulière où Miossec récite ses textes plus qu'il ne les chante, voilà ce que nous livre ce disque.

Pour son deuxième album, simplement intitulé *Humain*, **SYLVAIN COSSETTE** a décidé de prendre les choses en main et d'assurer lui-même la réalisation et la direction artistique de son disque en plus d'écrire tous les textes, la musique et les arrangements musicaux. Signé Cossette, entièrement. À l'écoute, cela



donne des résultats surprenants qui auraient pu nous réconcilier avec celui qui avait la fâcheuse tendance de pousser sa voix au maximum. Ce défaut n'est pas entièrement éliminé, mais Cossette a appris à introduire des subtilités dans son interprétation que l'on apprécie et qui lui donne une nouvelle personnalité musicale parfois proche de celle de Daniel Bélanger. De la même manière, il a travaillé les arrangements musicaux afin d'apporter de plus grandes variations, voire une touche d'originalité comme dans la chanson « Dans tes yeux » où la flûte traversière se fait entendre,

ou plus loin, dans une autre chanson, la trompette, le violon, le violoncelle, le cor français et le trombone. Malgré ces innovations importantes, on reste sur notre faim au niveau des textes qui sont d'une banalité criante et d'une écriture désolante. Situation fâcheuse où nous sommes en présence de l'une des plus belles voix masculines du Québec qui n'arrive pas à se démarquer du *mainstream* en ressassant les mêmes thèmes et les mêmes termes. Un album destiné aux vrais amateurs de Sylvain Cossette.

Disons-le d'emblée : *Le voyage* de **PAUL PICHÉ** n'est vraiment pas à la mesure de nos attentes. Après plus de cinq ans de silence, Piché essaie de reprendre pied et de se refaire une nouvelle personnalité musicale. Fini le temps de l'engagement politique et de la contestation, on prend des rides et de la sagesse et on se replie frileusement sur soi. Même s'il s'agit d'un album-bilan, comme l'ont écrit plusieurs commentateurs, on se demande bien à qui servira ces bilans. Il y a pire encore puisque même la musique est à verser au passif de l'auteur dans la mesure où l'on s'en remet à la programmation pour assurer la trame sonore. On passe d'une pièce à l'autre sur la pointe des pieds sans fracture ni brisure, sans vouloir déranger l'auditeur. Le désir, la liberté, la mort, l'amour, la vie constituent le parcours thématique d'un artiste qui a vraiment décidé de vieillir. Et vite en plus de ça ! Dommage pour son public.





Côté chanson française, il faut absolument souligner l'excellent album de **JEAN-LOUIS MURAT** intitulé *Mustango*. Grâce à la complicité de plusieurs musiciens de l'avant-garde américaine et réalisé dans un studio de Nashville (Texas), ce disque n'a pourtant pas la marque de la country d'où il émerge. Bien au contraire, voilà onze chansons dont aucune ne se ressemble musicalement, mais ayant comme seul trait commun cette voix un peu éteinte de Murat qui étire langoureusement les paroles. La grande force des disques de Murat tient à la qualité des textes qui éclatent en tous sens et font fi de la métrique et de la versification pour jouer avec les sonorités inouïes des mots, voire des syllabes. En revanche, il y a toujours une petite histoire, tordue ou surréaliste, et des paysages hallucinés ou, à l'inverse, d'un grand réalisme qui nous invitent à être toujours très attentifs aux mots tant ils semblent faire contraste avec le rythme. Un disque surprenant dont on arrive difficilement à épuiser la richesse en autant qu'on aime ce style musical bien particulier.



BRIGITTE FONTAINE continue de nous étonner avec *Les palaces*, un énième album paru en 1997 en France, mais qui nous est parvenu il y a quelques mois à peine. L'attente en valait la peine puisque les onze chansons qu'elle nous présente portent le signe d'une réalisation soignée et s'affichent comme des pièces essentielles à la saisie de l'univers de Fontaine qui, depuis bientôt trente ans, a choisi la chanson. Grâce à la complicité de son fidèle ami Areski Belkacem, qui signe à peu près toutes les musiques, sauf celles de « La cour » qui est de Jacques Higelin et « City » d'Alain Bashung, Brigitte Fontaine chante Paris et la vie dans les palaces, ses beautés et ses laideurs, et se permet une reprise de la chanson « C'est normal » qu'elle avait déjà endisquée au milieu des années 1970. On passe d'une pièce à l'autre en sautant d'un style musical à un autre sans se perdre dans cette poésie qui a le souci du mot juste et le sens de l'expression imagée. Pour ceux qui voudraient mesurer l'étendue de leurs connaissances en littérature,

la chanson « La symphonie pastorale » vous propose d'identifier les titres et leurs auteurs qu'elle cite.

Tout autre est *Adieu verdure* le plus récent album de **DAVID ANNERGAN**, cet Hollandais qui a choisi de chanter en français avec sa voix de chanteur de blues qui est devenu sa marque de commerce avec son accent atypique. Voilà un

chansonnier qui ne se prend pas au sérieux et qui peut aussi bien écrire une chanson sur la limonade, la mort d'une vieille oie grise qu'un tango langoureux ou une ode à Boileau. On ne s'ennuie pas avec D. Annergan et son sens de la dérision qui sait déboulonner en quelques strophes les statues les plus hautes

et les préjugés les plus tenaces. En revanche, il peut être sérieux, voire pathétique comme dans la chanson « Javer » où il raconte la mort d'un serbe de Pristina. Très près d'un Thomas Fersen avec qui il partage une même légèreté dans la manière de désarmer des situations dramatiques, Annergan joue sur les contrastes tant au plan musical qu'au niveau des textes. Cette manière de faire nous vaut un album dont chaque écoute renouvelle le plaisir.

